

BIBLIOGRAPHIE SUBJECTIVE

BERNARD COMMENT ET BERNARD MORLINO

Dans le prolongement des extraits littéraires remontant à Homère présentés dans ce numéro, cette bibliographie subjective et commentée revient sur quelques publications récentes.

Le Football, ombre et lumière, d'Eduardo Galeano, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu (Climats, 1997, rééd. Lux, 2014, avec une préface de Lilian Thuram).

Né à Montevideo, décédé le 13 avril dernier, l'Uruguayen était un esthète du football qu'il considérait comme un des beaux-arts. Eduardo Galeano captait toute la poésie du jeu dans une ville où ont vu le jour Lautréamont, Laforgue et Supervielle. Il avait de qui tenir ! Intelligent, cultivé et sensible, Galeano passait en revue toute la galaxie du football : de la gestuelle éblouissante à l'intervention des politiques qui s'en servent pour manipuler les foules. Quand il est pratiqué comme un art, le football est un authentique opéra de l'œil. Les tableaux des footballeurs peints par Nicolas de Staël le prouvent. Le livre de Galeano restitue des scènes de matchs comme s'il s'agissait de passages de livres ou d'extraits de pièces de théâtre. Un ballon en jeu incarne la vie.

Rouge ou mort, de David Peace, traduit de l'anglais par Jean-Paul Gratias (Rivages, 2014).

Livre d'écrivain et non pas de journaliste. La passion dévore ce texte, torrent de mots avec des redoublements qui font penser à Thomas Bernhard. On y sent battre le cœur du football. Une rage de



Pierre Schwartz

Buts

1990-2008

© P. Schwartz

Court. Les Douches La Galerie

D'abord attiré par la nature sculpturale de ces structures sommaires aux dimensions pas toujours réglementaires, Pierre Schwartz a retrouvé dans la cage de football un outil de cadrage du paysage renvoyant autant au viseur du peintre qu'à l'appareil photographique. Photographié frontalement, le but définit un point de vue sur le paysage qui donne un caractère documentaire à cette série réalisée dans vingt-cinq pays à travers le monde. Une sélection des 1 600 photographies a été publiée dans *Buts* (Ville ouverte, 2008).

Cape Town, Afrique du Sud, 1998



Soweto, Afrique du Sud, 1998

vivre. Ce roman fleuve rend hommage à Bill Shankly (1913-1981), le coach légendaire de Liverpool entre 1959 à 1974. Avant lui, le club vivait comme au Moyen Âge. Après son passage, les Reds ont un très beau stade à Anfield, plus un superbe lieu d'entraînement. David Peace aime Shankly parce que le meneur d'hommes a traité son moyen d'expression sous l'angle d'une politique sociale : « Le football, ce n'est pas une question de vie ou de mort. C'est bien plus important que cela. » Chaque week-end, Peace ressent un pincement au cœur, où qu'il soit. Signe que Liverpool va jouer.

La Vie est un ballon rond, de Vladimir Dimitrijevic (De Fallois, 1998, réed. La Table ronde, 2006). L'éditeur et libraire vaudois d'origine serbe a été toute sa vie un très grand observateur du football. Il séparait bien sûr le terrain des tribunes. Si beaucoup d'ignorants condamnent le football, c'est précisément parce qu'ils n'y connaissent rien. Demande-t-on à un aveugle de commenter une partie d'échecs ? Dimitrijevic fait donc le distinguo entre les hooligans, les dirigeants véreux, le public versatile ou inféodé, et l'unité d'un groupe sur la pelouse qui abolit toutes les différences pour ne faire plus qu'un bloc solidaire. Le football est très en avance sur la société. Dans un vestiaire, toutes les races, toutes les religions cohabitent. Le football est l'une des plus belles utopies avec les loges des comédiens. Camus le savait bien.

Le Vainqueur de coupe, de Rachid Boudjedra (Denoël, 1981, réed. Gallimard, « Folio », 1989). Fin connaisseur du sport roi de la planète qu'il a longtemps pratiqué, l'écrivain algérien a choisi le football comme toile de fond pour un roman qui relate un assassinat au cours de la réelle finale de la Coupe de France, le 26 mai 1957, au stade de Colombes, entre Toulouse et le SCO Angers (6-3). Toute la préparation de l'attentat est calquée sur celle de la rencontre. Ce texte permet de renouer avec le football d'autrefois qui jouait beaucoup plus l'attaque, au détriment de la défense, pour le grand

plaisir du public, friand de jeu offensif. On voit aussi que les deux équipes étaient copieusement garnies de joueurs étrangers. Une force plutôt qu'une faiblesse. Le thème central restant l'attentat commis par un indépendantiste contre un notable algérien, proche des Français. L'auteur, bien sûr, se sert de la thématique du football pour évoquer la guerre d'Algérie jusque dans ses plus infimes interstices.

Les Terrains, de Pier Paolo Pasolini, traduit de l'italien par Flavio Pisanelli (Le temps des cerises, 2012).

Peu de gens connaissent la passion du cinéaste pour le sport en général, et le football en particulier, qu'il pratiquait très souvent, en amateur éclairé. Dès qu'il le pouvait, il disputait de véritables matchs, au besoin en conservant ses habits civils, juste après une journée de tournage. Il vivait le football comme un système de signes formant un authentique langage à décoder. Une chanson de gestes privée de parole, tel le cinéma muet. Il voyait deux catégories de joueurs : les poètes et les prosateurs. Rivera ? Prosateur ! Sandro Mazzola ? Poète ! Supporter acharné de Bologne, club de sa ville natale, Pasolini jouait ailier dont l'isolement a fait dire à Montherlant qu'il était « un enfant perdu ». À noter que Peter Handke, autre illustre pratiquant, jouait lui aussi ailier.

La Légende du football, de Georges Haldas (L'Âge d'homme, 1989).

Pour l'écrivain genevois, le football est un art majeur qu'il faut prendre très au sérieux, et encore plus lorsqu'il se pratique sous les préaux et dans les terrains vagues, là où la jeunesse imprime des souvenirs fondateurs. Loin d'un manuel sociologique, le livre du poète Georges Haldas déconsidère les intellectuels hermétiques à la beauté du football. Ne pas voir la magie du jeu, ne pas capter sa mystique, c'est nier la poésie du vécu, moteur du football. Sur le terrain, aucun footballeur ne sait ce qu'il va faire dans la seconde qui suit,





Ci-contre :
Sarajevo, Bosnie-Herzégovine
 1997

Page de gauche, de haut en bas :
Rio de Janeiro, Brésil, 2001
Toscane, Italie, 2002

tant le jeu est un mélange d'improvisation et de technique en mouvements. Sait-on qu'un joueur ne touche pas plus de quelques minutes le ballon au cours d'un match, dans le meilleur des cas ? Haldas aimait le football parce qu'un match lui donnait la vraie sensation du temps qui passe.

Dribble, de Sérgio Rodrigues, traduit du portugais (Brésil) par Ana Isabel Sardinha et Antoine Volodine (Seuil, 2015).

Qui peut citer un livre ou un film de 1982 ? Pas facile. En revanche, presque tout le monde sait qu'à cette date a eu lieu un certain France-RFA. Déjà auteur d'un fameux *Jules Rimet, Meu Amor*, l'écrivain brésilien aime ancrer ses romans dans l'univers du football. En France, cela ne fait pas très sérieux alors qu'au Brésil, le sport fait partie de la vie sans aucune notion méprisante. « Le football est une merveilleuse trouvaille, il permet de développer en même temps l'esprit chevaleresque et les muscles. » Toute la part mystique du football est au cœur de la prose de Sérgio Rodrigues qui, dans *Dribble*, conduit un terrible face à face entre un père et son fils. Roman initiatique, sur fond d'absence de la mère. On y voit un journaliste qui fait plus vibrer la compétence que la passion. Une rareté !

Voyage au bout des seize mètres, de Péter Esterházy, traduit du hongrois par Agnès Járfás (Christian Bourgois, 2008).

En France, le nom Esterhazy reste attaché à celui qui rédigea un bordereau pour faire condamner à tort Alfred Dreyfus. En Hongrie, le même patronyme, avec un accent en plus, est celui d'une célèbre dynastie aristocratique dont deux descendants se sont illustrés grâce au football : Márton Esterházy, dans l'équipe nationale de Hongrie au cours d'une carrière de dix ans de professionnalisme, et son frère aîné, Péter, dans un livre sur la charme du football. L'écrivain, ancien joueur amateur de quatrième

Bernard Morlino est écrivain, chroniqueur littéraire et blogueur. Membre du bureau de l'Association des écrivains sportifs fondée en 1931 par Tristan Bernard et Jean Giraudoux, il a notamment publié *Manchester Memories* (Le Castor Astral, 2000) sur l'ère Castana/Ferguson à Manchester United.

division, considère le sport comme un jeu et non sous l'angle de la compétition. Son récit est celui d'un amateur qui, avec ses trois frères, a vécu des moments inoubliables au cours de leur enfance, à la faveur de journées passées à faire courir le ballon le mieux possible. Ils ont grandi à l'ombre des exploits du « Onze d'or » conduit par le « major galopant » Puskás, héros malheureux de la finale de la Coupe du monde 1954 gagnée par l'Allemagne dans des conditions suspectes. De fait, la Hongrie communiste ne devait pas vaincre un pays qui voulait effacer les années nazies. L'interaction entre le football et l'Histoire est omniprésente. Avec une bière ou balle au pied, le romancier Esterházy fait vibrer sa corde émotionnelle comme Hendrix jouait de la guitare. Difficile d'être plus généreux.

Parmi les hooligans, de Bill Buford, traduit de l'anglais par Michel Doury (Christian Bourgois, 1996, rééd. 10/18, 1998)

Bill Buford, universitaire américain venu s'installer en Angleterre pour s'y occuper de la prestigieuse revue littéraire *Granta*, attend tranquillement un train dans la gare d'un petit village près de Cardiff, un samedi après-midi sans bruit, à la limite de l'ennui. Tout à coup surgit un train de supporters déchaînés, aux hurlements et aux gestes sauvages, offrant le spectacle d'une violence inquiétante mais aussi fascinante. La scène dure deux minutes, le temps de décharger quelques passagers, mais le fin lettré en reste abasourdi pour longtemps. Il va vouloir comprendre ce monde qui lui est si lointain, comme l'envers de son histoire contemporaine. Du coup, Buford s'immisce dans un groupe de hooligans. Lui, l'écrivain, devra donner des preuves de sa bonne foi, et de sa passion, il devra faire le coup de poing et devenir le complice des batailles contre d'autres groupes fanatiques. Petit à petit, il franchit les cercles de l'enfer, jusqu'à un voyage au bout de la nuit, en déplacement pour suivre l'équipe



Puntas Arenas, Chili, 2001



de Manchester sur le terrain de la Juventus Turin. Affrontements violents, mort toujours très proche, effondrement de toutes les barrières. Il fait l'expérience de disparaître en tant que sujet pour se fondre dans la masse, perdant alors la maîtrise de ses gestes et la conscience de leurs possibles conséquences. Comment la foule existe-t-elle dans le temps ? C'est la question que pose Buford tout au long de ce livre passionnant, une plongée au cœur de l'horreur. Il faut un ennemi, qui pourra être le village voisin, ou un adversaire traditionnel, ou un club étranger. Il faut de l'autre, pour alimenter le désir de destruction. Et ce que Buford touche à travers les hooligans du football, c'est toute la déflagration extrémiste, fondée sur le fanatisme et sur une volonté de destruction, d'anéantissement. Parmi les *hooligans*, paru en 1990 en Grande-Bretagne sous le titre *Among the Thugs*, n'a (malheureusement) pas pris une ride. Il est un éclairage décisif sur les temps présents et à venir.

Le Rêve de Wallacek, de Giovanni Orelli, traduit de l'italien par Adrien Pasquali (Gallimard, 1998). Ce livre est un chef-d'œuvre. Sa lecture est exigeante, et requiert d'aller prendre des renseignements ailleurs, sur le contexte historique de la fin des années 1930 et du conflit mondial qui va suivre, et sur l'attitude de la Suisse dans ces circonstances (accueillante, parfois, mais pas toujours, tant s'en faut). Oui, il faut faire un effort pour lire *le Rêve de Wallacek* de Giovanni Orelli, comme il faut en faire un pour lire *Ulysse* de James Joyce, ou *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust. Certains plaisirs, complexes et vertigineux, se méritent. Tout part ici d'une œuvre de Paul Klee, peintre décréé « dégénéré » par les nazis, réfugié en Suisse (mais on ne lui donnera jamais la nationalité, pas plus



Vietnam, 1998

qu'à Hermann Hesse et quelques autres). Le 19 avril 1938, Klee déchire une page d'un journal bâlois, la *National Zeitung*, qui servira de fond à ses lettres peintes en noir devant composer un fameux dessin, *Alphabet I*. L'article principal de la page déchirée relate la finale de la coupe de Suisse de football disputée la veille, lundi de Pâques, à Berne, entre le Servette de Genève et les Grasshoppers de Zurich. En inscrivant la lettre « O », Klee a à moitié caché le nom d'un joueur de l'équipe genevoise, Wallacek, Génia de son prénom, né à Moscou en 1916, arrivé en Suisse dans les bras de sa grand-mère Jenny en 1918, et alors très récemment naturalisé pour venir renforcer les rangs de l'équipe nationale, ce qui n'est pas peu de choses, car la « Nati » (c'est le nom de l'équipe de Suisse) affronte en cette année 1938 la grosse équipe d'Allemagne, d'abord à Cologne le 6 février (match nul 1 à 1) en amical, puis à Paris, dans le cadre de la Coupe du monde lors des huitièmes de finale : entre-temps, l'Allemagne s'est nettement renforcée par l'annexion (Anschluss) de l'Autriche et de sa Wunderteam (où évolue le très merveilleux Matthias Sindelar, qui refuse de jouer sous ces nouvelles couleurs, et qu'on retrouvera assassiné par la Gestapo sous les allures d'un suicide, en janvier 1939). Mais la Suisse trouve d'étonnantes ressources et réussit à éliminer l'Allemagne par 4 à 2, après avoir été menée 2 à 0 dans les premières vingt minutes. C'est Wallacek lui-même, l'exilé, l'immigré, qui inscrit le premier but de cette inversion du destin. On imagine l'ambiance... Orelli part du dessin de Klee et du destin de Wallacek pour revisiter cette période historique et artistique, en un livre qui jongle allègrement avec Dante, l'Arioste, Homère, Kafka et d'autres, et propose une fresque moderne, tragique et ludique, où le football trouve enfin son accomplissement littéraire au niveau du génie.